

Enfin, Felton, qui n'avait pas encore regardé Milady, se retourna vers elle.

« Ah ! ah ! dit-il, elle dort, c'est bien : à son réveil elle souperra. »

Et il fit quelques pas pour sortir.

« Mais, mon lieutenant, dit un soldat moins stoïque que son chef, et qui s'était approché de Milady, cette femme ne dort pas.

— Comment, elle ne dort pas ? dit Felton, que fait-elle donc, alors ?

— Elle est évanouie ; son visage est très pâle, et j'ai beau écouter, je n'entends pas sa respiration.

— Vous avez raison, dit Felton après avoir regardé Milady de la place où il se trouvait, sans faire un pas vers elle, allez prévenir Lord de Winter que sa prisonnière est évanouie, car je ne sais que faire, le cas n'ayant pas été prévu. »

Le soldat sortit pour obéir aux ordres de son officier ; Felton s'assit sur un fauteuil qui se trouvait par hasard près de la porte et attendit sans dire une parole, sans faire un geste. Milady possédait ce grand art, tant étudié par les femmes, de voir à travers ses longs cils sans avoir l'air d'ouvrir les paupières : elle aperçut Felton qui lui tournait le dos, elle continua de le regarder pendant dix minutes à peu près, et pendant ces dix minutes, l'impassible gardien ne se retourna pas une seule fois.

Elle songea alors que Lord de Winter allait venir et rendre, par sa présence, une nouvelle force à son géôlier : sa première épreuve était perdue, elle en prit son parti en femme qui compte sur ses ressources ; en conséquence elle leva la tête, ouvrit les yeux et soupira faiblement.

À ce soupir, Felton se retourna enfin.

« Ah ! vous voici réveillée, madame ! dit-il, je n'ai donc plus affaire ici ! Si vous avez besoin de quelque chose, vous appellerez.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! que j'ai souffert ! » murmura Milady avec cette voix harmonieuse qui, pareille à celle des enchantresses antiques, charmaient tous ceux qu'elle voulait perdre.

Et elle prit en se redressant sur son fauteuil une position plus gracieuse et plus abandonnée encore que celle qu'elle avait lorsqu'elle était couchée.

Felton se leva.

« Vous serez servie ainsi trois fois par jour, madame, dit-il : le matin à neuf heures, dans la journée à une heure, et le soir à huit heures. Si cela ne

vous convient pas, vous pouvez indiquer vos heures au lieu de celles que je vous propose, et, sur ce point, on se conformera à vos désirs.

— Mais vais-je donc rester toujours seule dans cette grande et triste chambre ? demanda Milady.

— Une femme des environs a été prévenue, elle sera demain au château, et viendra toutes les fois que vous désirerez sa présence.

— Je vous rends grâce, monsieur », répondit humblement la prisonnière.

Felton fit un léger salut et se dirigea vers la porte. Au moment où il allait en franchir le seuil, Lord de Winter parut dans le corridor, suivi du soldat qui était allé lui porter la nouvelle de l'évanouissement de Milady. Il tenait à la main un flacon de sels. « Eh bien ! qu'est-ce ? et que se passe-t-il donc ici ? dit-il d'une voix railleuse en voyant sa prisonnière debout et Felton prêt à sortir. Cette morte est-elle donc déjà ressuscitée ? Pardieu, Felton, mon enfant, tu n'as donc pas vu qu'on te prenait pour un novice et qu'on te jouait le premier acte d'une comédie dont nous aurons sans doute le plaisir de suivre tous les développements ?

— Je l'ai bien pensé, Milord, dit Felton ; mais, enfin, comme la prisonnière est femme, après tout, j'ai voulu avoir les égards que tout homme bien né doit à une femme, sinon pour elle, du moins pour lui-même. »

Milady frissonna par tout son corps. Ces paroles de Felton passaient comme une glace par toutes ses veines.

« Ainsi, reprit de Winter en riant, ces beaux cheveux savamment étalés, cette peau blanche et ce langoureux regard ne t'ont pas encore séduit, cœur de pierre ?

— Non, Milord, répondit l'impassible jeune homme, et croyez-moi bien, il faut plus que des manèges et des coquetteries de femme pour me corrompre.

— En ce cas, mon brave lieutenant, laissons Milady chercher autre chose et allons souper ; ah ! sois tranquille, elle a l'imagination féconde et le second acte de la comédie ne tardera pas à suivre le premier. »

Et à ces mots Lord de Winter passa son bras sous celui de Felton et l'emmena en riant.

« Oh ! je trouverai bien ce qu'il te faut, murmura Milady entre ses dents ; sois tranquille, pauvre moine manqué, pauvre soldat converti qui t'es taillé ton uniforme dans un froc. »

« À propos, reprit de Winter en s'arrêtant sur le seuil de la porte, il ne faut pas, Milady, que cet échec vous ôte l'appétit. Tâtez de ce poulet et de ces poissons que je n'ai pas fait empoisonner, sur l'honneur. Je m'accommode assez de mon cuisinier, et comme il ne doit pas hériter de moi, j'ai en lui pleine et entière confiance. Faites comme moi. Adieu, chère sœur ! à votre prochain évanouissement. »

C'était tout ce que pouvait supporter Milady : ses mains se crispèrent sur son fauteuil, ses dents grincèrent sourdement, ses yeux suivirent le mouvement de la porte qui se fermait derrière Lord de Winter et Felton ; et, lorsqu'elle se vit seule, une nouvelle crise de désespoir la prit ; elle jeta les yeux sur la table, vit briller un couteau, s'élança et le saisit ; mais son désappointement fut cruel : la lame en était ronde et d'argent flexible.

Un éclat de rire retentit derrière la porte mal fermée, et la porte se rouvrit.

« Ah ! ah ! s'écria Lord de Winter, ah ! ah ! vois-tu bien, mon brave Felton, vois-tu ce que je t'avais dit : ce couteau, c'était pour toi ; mon enfant, elle t'aurait tué, vois-tu, c'est un de ses travers, de se débarrasser ainsi, d'une façon ou de l'autre, des gens qui la gênent. Si je t'eusse écouté, le couteau eût été pointu et d'acier : alors plus de Felton, elle t'aurait égorgé et, après toi, tout le monde. Vois donc, John, comme elle sait bien tenir son couteau. »

En effet, Milady tenait encore l'arme offensive dans sa main crispée, mais ces derniers mots, cette suprême insulte, détendirent ses mains, ses forces et jusqu'à sa volonté.

Le couteau tomba par terre.

« Vous avez raison, Milord, dit Felton avec un accent de profond dégoût qui retentit jusqu'au fond du cœur de Milady, vous avez raison et c'est moi qui avais tort. »

Et tous deux sortirent de nouveau.

Mais cette fois, Milady prêta une oreille plus attentive que la première fois, et elle entendit leurs pas s'éloigner et s'éteindre dans le fond du corridor.

« Je suis perdue, murmura-t-elle, me voilà au pouvoir de gens sur lesquels je n'aurai pas plus de prise que sur des statues de bronze ou de granit ; ils me savent par cœur et sont cuirassés contre toutes mes armes.

« Il est cependant impossible que cela finisse comme ils l'ont décidé. »

hommes que je lutte, et je ne suis qu'une femme pour eux. Luttons en femme, ma force est dans ma faiblesse. »

Alors, comme pour se rendre compte à elle-même des changements qu'elle pouvait imposer à sa physionomie si expressive et si mobile, elle lui fit prendre à la fois toutes les expressions, depuis celle de la colère qui crispait ses traits, jusqu'à celle du plus doux, du plus affectueux et du plus séduisant sourire. Puis ses cheveux prirent successivement sous ses mains savantes les ondulations qu'elle crut pouvoir aider aux charmes de son visage. Enfin elle murmura, satisfaite d'elle-même :

« Allons, rien n'est perdu. Je suis toujours belle. »

Il était huit heures du soir à peu près. Milady aperçut un lit ; elle pensa qu'un repos de quelques heures rafraîchirait non seulement sa tête et ses idées, mais encore son teint. Cependant, avant de se coucher, une idée meilleure lui vint. Elle avait entendu parler de souper. Déjà elle était depuis une heure dans cette chambre, on ne pouvait tarder à lui apporter son repas. La prisonnière ne voulut pas perdre de temps, et elle résolut de faire, dès cette même soirée, quelque tentative pour sonder le terrain, en étudiant le caractère des gens auxquels sa garde était confiée.

Une lumière apparut sous la porte ; cette lumière annonçait le retour de ses geôliers. Milady, qui s'était levée, se rejeta vivement sur son fauteuil, la tête renversée en arrière, ses beaux cheveux dénoués et épars, sa gorge demi-nue sous ses dentelles froissées, une main sur son cœur et l'autre pendante.

On ouvrit les verrous, la porte gringa sur ses gonds, des pas retentirent dans la chambre et s'approchèrent.

« Posez là cette table », dit une voix que la prisonnière reconnut pour celle de Felton.

L'ordre fut exécuté.

« Vous apporterez des flambeaux et ferez relever la sentinelle », continua Felton.

Ce double ordre que donna aux mêmes individus le jeune lieutenant prouva à Milady que ses serviteurs étaient les mêmes hommes que ses gardiens, c'est-à-dire des soldats.

Les ordres de Felton étaient, au reste, exécutés avec une silencieuse rapidité qui donnait une bonne idée de l'état florissant dans lequel il maintenait la discipline.

Car tout cela lui vient de d'Arragnan sans doute; de qui viendraient tant de hontes amassées sur sa tête, sinon de lui? Lui seul a pu transmettre à Lord de Winter tous ces affreux secrets, qu'il a découverts les uns après les autres par une sorte de fatalité. Il connaît son beau-frère, il lui aura écrit.

Que de haine elle distille! Là, immobile, et les yeux ardents et fixes dans son appartement désert, comme les éclats de ses rugissements sourds, qui parfois s'échappent avec sa respiration du fond de sa poitrine, accompagnent bien le bruit de la houle qui monte, gronde, mugit et vient se briser, comme un désespoir éternel et impuissant, contre les rochers sur lesquels est bâti ce château sombre et orgueilleux! Comme, à la lueur des éclairs que sa colère orageuse fait briller dans son esprit, elle conçoit contre Mme Bonacieux, contre Buckingham, et surtout contre d'Arragnan, de magnifiques projets de vengeance, perdus dans les lointains de l'avenir!

Oui, mais pour se venger il faut être libre, et pour être libre, quand on est prisonnier, il faut percer un mur, descendre des barreaux, trouver un plancher; toutes entreprises que peut mener à bout un homme patient et fort mais devant lesquelles doivent échouer les irritations fébriles d'une femme. D'ailleurs, pour faire tout cela il faut avoir le temps, des mois, des années, et elle... elle a dix ou douze jours, à ce que lui a dit Lord de Winter, son fraternel et terrible geôlier.

Et cependant, si elle était un homme, elle tenterait tout cela, et peut-être réussirait-elle: pourquoi donc le Ciel s'est-il ainsi trompé, en mettant cette âme virile dans ce corps frêle et délicat!

Aussi les premiers moments de la captivité ont été terribles: quelques convulsions de rage qu'elle n'a pu vaincre ont payé sa dette de faiblesse féminine à la nature. Mais peu à peu elle a surmonté les éclats de sa folle colère, les frémissements nerveux qui ont agité son corps ont disparu, et maintenant elle s'est repliée sur elle-même comme un serpent fatigué qui se repose.

« Allons, allons; j'étais folle de m'emporter ainsi, dit-elle en plongeant dans la glace, qui reflète dans ses yeux son regard brûlant, par lequel elle semble s'interroger elle-même. Pas de violence, la violence est une preuve de faiblesse. D'abord je n'ai jamais réussi par ce moyen: peut-être, si j'usais de ma force contre des femmes, aurais-je chance de les trouver plus faibles encore que moi, et par conséquent de les vaincre; mais c'est contre des

En effet, comme l'indiquait cette dernière réflexion, ce retour instinctif à l'espérance, dans cette âme profonde la crainte et les sentiments faibles ne surnageaient pas longtemps. Milady se mit à table, mangea de plusieurs mets, but un peu de vin d'Espagne, et sentit revenir toute sa résolution.

Avant de se coucher elle avait déjà commenté, analysé, retourné sur toutes leurs faces, examiné sous tous les points, les paroles, les pas, les gestes, les signes et jusqu'au silence de ses geôliers, et de cette étude profonde, habile et savante, il était résulté que Felton était, à tout prendre, le plus vulnérable de ses deux persécuteurs.

Un mot surtout revenait à l'esprit de la prisonnière:

« Si je t'écoute », avait dit Lord de Winter à Felton.

Donc Felton avait parlé en sa faveur, puisque Lord de Winter n'avait pas voulu écouter Felton.

« Faible ou forte, répétait Milady, cet homme a donc une lueur de pitié dans son âme; de cette lueur je ferai un incendie qui le dévorera.

« Quant à l'autre, il me connaît, il me craint et sait ce qu'il a à attendre de moi si jamais je m'échappe de ses mains, il est donc inutile de rien tenter sur lui. Mais Felton, c'est autre chose; c'est un jeune homme naïf, pur et qui semble vertueux; celui-là, il y a moyen de le perdre. »

Et Milady se coucha et s'endormit le sourire sur les lèvres; quelque un qui l'eût vue dormant eût dit une jeune fille rêvant à la couronne de fleurs qu'elle devait mettre sur son front à la prochaine fête.

# Chapitre LII

## Premiere Journée De Captivité



REVENONS à Milady, qu'un regard jeté sur les côtes de France nous a fait perdre de vue un instant.

Nous la retrouverons dans la position désespérée où nous l'avons laissée, se creusant un abîme de sombres réflexions, sombre enfer à la porte duquel elle a presque laissé l'espérance : car pour la première fois elle doute, pour la première fois elle craint.

Dans deux occasions sa fortune lui a manqué, dans deux occasions elle s'est vue découvrir et trahie, et dans ces deux occasions, c'est contre le génie fatal envoyé sans doute par le Seigneur pour la combattre qu'elle a échoué : d'Arragnan l'a vaincue, elle, cette invincible puissance du mal.

Il l'a abusée dans son amour, humiliée dans son orgueil, trompée dans son ambition, et maintenant voilà qu'il la perd dans sa fortune, qu'il l'atteint dans sa liberté, qu'il la menace même dans sa vie. Bien plus, il a levé un coin de son masque, cette égide dont elle se couvre et qui la rend si forte.

D'Arragnan a détourné de Buckingham, qu'elle hait, comme elle hait tout ce qu'elle a aimé, la tempête dont le menaçait Richelieu dans la personne de la reine. D'Arragnan s'est fait passer pour de Wardes, pour lequel elle avait une de ces fantaisies de tigresse, indomptables comme en ont les femmes de ce caractère. D'Arragnan connaît ce terrible secret qu'elle a juré que nul ne connaîtrait sans mourir. Enfin, au moment où elle vient d'obtenir un blanc-seing à l'aide duquel elle va se venger de son ennemi, le blanc-seing lui est arraché des mains, et c'est d'Arragnan qui la tient prisonnière et qui va l'envoyer dans quelque immonde Botany-Bay, dans quelque Tyburn infâme de l'océan Indien.

## Chapitre LIII

### Deuxième Journée De Captivité



MILADY rêvait qu'elle tenait enfin d'Arragnan, qu'elle assistait à son supplice, et c'était la vue de son sang odieux, coulant sous la hache du bourreau, qui dessinait ce charmant sourire sur les lèvres.

Elle dormait comme dort un prisonnier bercé par sa première espérance. Le lendemain, lorsqu'on entra dans sa chambre, elle était encore au lit. Felton était dans le corridor : il amenait la femme dont il avait parlé la veille, et qui venait d'arriver ; cette femme entra et s'approcha du lit de Milady en lui offrant ses services.

Milady était habituellement pâle ; son teint pouvait donc tromper une personne qui la voyait pour la première fois.

« J'ai la fièvre, dit-elle ; je n'ai pas dormi un seul instant pendant toute cette longue nuit, je souffre horriblement : serez-vous plus humaine qu'on ne l'a été hier avec moi ? Tout ce que je demande, au reste, c'est la permission de rester couchée.

— Voulez-vous qu'on appelle un médecin ? » dit la femme.

Felton écoutait ce dialogue sans dire une parole.

Milady réfléchissait que plus on l'entourerait de monde, plus elle aurait de monde à apitoyer, et plus la surveillance de Lord de Winter redoublerait ; d'ailleurs le médecin pourrait déclarer que la maladie était feinte, et Milady après avoir perdu la première partie ne voulait pas perdre la seconde.

« Aller chercher un médecin, dit-elle, à quoi bon ? ces messtieurs ont déclaré hier que mon mal était une comédie, il en serait sans doute de même aujourd'hui ; car depuis hier soir, on a eu le temps de prévenir le docteur.

— Alors, dit Felton impatienté, dites vous-même, madame, quel traitement vous voulez suivre.

— Eh ! le sais-je, moi ? mon Dieu ! je sens que je souffre, voilà tout, que l'on me donne ce que l'on voudra, peu m'importe.

— Allez chercher Lord de Winter, dit Felton fatigué de ces plaintes éternelles.

— Oh ! non, non ! s'écria Milady, non, monsieur, ne l'appellez pas, je vous en conjure, je suis bien, je n'ai besoin de rien, ne l'appellez pas. »

Elle mit une véhémence si prodigieuse, une éloquence si entraînante dans cette exclamation, que Felton, entraîné, fit quelques pas dans la chambre.

« Il est ému », pensa Milady.

« Cependant, madame, dit Felton, si vous souffrez *réellement*, on enverra chercher un médecin, et si vous nous trompez, eh bien, ce sera tant pis pour vous, mais du moins, de notre côté, nous n'aurons rien à nous reprocher. »

Milady ne répondit point ; mais renversant sa belle tête sur son oreiller, elle fondit en larmes et éclata en sanglots.

Felton la regarda un instant avec son impassibilité ordinaire ; puis voyant que la crise menaçait de se prolonger, il sortit ; la femme le suivit. Lord de Winter ne parut pas.

« Je crois que je commence à voir clair », murmura Milady avec une joie sauvage, en s'ensevelissant sous les draps pour cacher à tous ceux qui pourraient l'épier cet élan de satisfaction intérieure.

Deux heures s'écoulèrent.

« Maintenant il est temps que la maladie cesse, dit-elle : levons-nous et obtenons quelque succès dès aujourd'hui ; je n'ai que dix jours, et ce soir il y en aura deux d'écoulés.

En entrant, le matin, dans la chambre de Milady, on lui avait apporté son déjeuner ; or elle avait pensé qu'on ne tarderait pas à venir enlever la table, et qu'en ce moment elle reverrait Felton.

Milady ne se trompait pas. Felton reparut, et, sans faire attention si Milady avait ou non touché au repas, fit un signe pour qu'on emportât hors de la chambre la table, que l'on apportait ordinairement toute servie.

Felton resta le dernier, il tenait un livre à la main.

Grimaud sourit, et, les yeux fixés sur le verre qu'Athos venait de remplir bord à bord, il broya le papier et l'avalait.

« Bravo, maître Grimaud ! dit Athos, et maintenant prenez ceci ; bien, je vous dispense de dire merci. »

Grimaud avala silencieusement le verre de vin de Bordeaux, mais ses yeux levés au ciel parlaient, pendant tout le temps que dura cette douce occupation, un langage qui, pour être muet, n'en était pas moins expressif.

« Et maintenant, dit Athos, à moins que M. le cardinal n'ait l'ingénieuse idée de faire ouvrir le ventre à Grimaud, je crois que nous pouvons être à peu près tranquilles. »

Pendant ce temps, Son Éminence continuait sa promenade mélancolique en murmurant entre ses moustaches :

« Décidément, il faut que ces quatre hommes soient à moi. »

ayant envoyé son commis là-bas afin qu'il ne s'y passe rien d'imprévu.

Adieu, mon cher cousin, donnez-nous de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, c'est-à-dire toutes les fois que vous croirez pouvoir le faire sûrement.

Je vous embrasse.

MARIE MICHON

« Oh ! que ne vous dois-je pas, Aramis ? s'écria d'Arragnan. Chère Constance !

j'ai donc enfin de ses nouvelles ; elle vit, elle est en sûreté dans un couvent, elle est à Stenay ! Où prenez-vous Stenay, Athos ?

— Mais à quelques lieues des frontières ; une fois le siège levé, nous pourrions aller faire un tour de ce côté.

— Et ce ne sera pas long, il faut l'espérer, dit Porthos, car on a, ce matin, pendu un espion, lequel a déclaré que les Rochelois en étaient aux cuirs de leurs souliers. En supposant qu'après avoir mangé le cuir ils mangent la semelle, je ne vois pas trop ce qui leur restera après, à moins de se manger les uns les autres.

— Pauvres sots ! dit Athos en vidant un verre d'excellent vin de Bordeaux, qui, sans avoir à cette époque la réputation qu'il a aujourd'hui, ne la méritait pas moins ; pauvres sots ! comme si la religion catholique n'était pas la plus avantageuse et la plus agréable des religions ! C'est égal, reprit-il après avoir fait claquer sa langue contre son palais, ce sont de braves gens. Mais que diable faites-vous donc, Aramis ? continua Athos ; vous serrez cette lettre dans votre poche ?

— Oui, dit d'Arragnan, Athos a raison, il faut la brûler ; encore, qui sait si M. le cardinal n'a pas un secret pour interroger les cendres ?

— Il doit en avoir un, dit Athos.

— Mais que voulez-vous faire de cette lettre ? demanda Porthos.

— Venez ici, Grimaud », dit Athos.

Grimaud se leva et obéit.

« Pour vous punir d'avoir parlé sans permission, mon ami, vous allez manger ce morceau de papier, puis, pour vous récompenser du service que vous nous aurez rendu, vous boirez ensuite ce verre de vin ; voici la lettre d'abord, mâchez avec énergie. »

Milady, couchée dans un fauteuil près de la cheminée, belle, pâle et résignée, ressemblait à une vierge sainte attendant le martyr.

Felton s'approcha d'elle et dit :

« Lord de Winter, qui est catholique comme vous, madame, a pensé que la privation des rites et des cérémonies de votre religion peut vous être pénible : il consent donc à ce que vous lisiez chaque jour l'ordinaire de *votre messe*, et voici un livre qui en contient le rituel. »

À l'air dont Felton déposa ce livre sur la petite table près de laquelle était Milady, au ton dont il prononça ces deux mots, *votre messe*, au sourire dédaigneux dont il les accompagna, Milady leva la tête et regarda plus attentivement l'officier.

Alors, à cette coiffure sévère, à ce costume d'une simplicité exagérée, à ce front poli comme le marbre, mais dur et impénétrable comme lui, elle reconnut un de ces sombres puritains qu'elle avait rencontrés si souvent tant à la cour du roi Jacques qu'à celle du roi de France, où, malgré le souvenir de la Saint-Barthélemy, ils venaient parfois chercher un refuge.

Elle eut donc une de ces inspirations subites comme les gens de génie seuls en reçoivent dans les grandes crises, dans les moments suprêmes qui doivent décider de leur fortune ou de leur vie.

Ces deux mots, *votre messe*, et un simple coup d'oeil jeté sur Felton, lui avaient en effet révélé toute l'importance de la réponse qu'elle allait faire.

Mais avec cette rapidité d'intelligence qui lui était particulière, cette réponse toute formulée se présenta sur ses lèvres :

« Moi ! dit-elle avec un accent de dédain monté à l'unisson de celui qu'elle avait remarqué dans la voix du jeune officier, moi, monsieur, *ma messe* ! Lord de Winter, le catholique corrompu, sait bien que je ne suis pas de sa religion, et c'est un piège qu'il veut me tendre !

— Et de quelle religion êtes-vous donc, madame ? demanda Felton avec un étonnement que, malgré son empire sur lui-même, il ne put cacher entièrement.

— Je le dirai, s'écria Milady avec une exaltation feinte, le jour où j'aurai assez souffert pour ma foi. »

Le regard de Felton découvrit à Milady toute l'étendue de l'espace qu'elle venait de s'ouvrir par cette seule parole.

Cependant le jeune officier demeura muet et immobile, son regard seul avait parlé.

« Je suis aux mains de mes ennemis, continua-t-elle avec ce ton d'enthousiasme qu'elle savait familier aux puritains ; eh bien, que mon Dieu me sauve ou que je périsse pour mon Dieu ! voilà la réponse que je vous prie de faire à Lord de Winter. Et quant à ce livre, ajouta-t-elle en montrant le rituel du bout du doigt, mais sans le toucher, comme si elle eût dû être souillée par cet attouchement, vous pouvez le remporter et vous en servir pour vous-même, car sans doute vous êtes doublement complice de Lord de Winter, complice dans sa persécution, complice dans son hérésie. »

Felton ne répondit rien, prit le livre avec le même sentiment de répugnance qu'il avait déjà manifesté et se retira pensif. Lord de Winter vint vers les cinq heures du soir ; Milady avait eu le temps pendant toute la journée de se tracer son plan de conduite ; elle le reçut en femme qui a déjà repris tous ses avantages.

« Il paraît, dit le baron en s'asseyant dans un fauteuil en face de celui qu'occupait Milady et en étendant nonchalamment ses pieds sur le foyer, il paraît que nous avons fait une petite apostasie !

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Je veux dire que depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, nous avons changé de religion ; auriez-vous épousé un troisième mari protestant, par hasard ?

— Expliquez-vous, Milord, reprit la prisonnière avec majesté, car je vous déclare que j'entends vos paroles, mais que je ne les comprends pas.

— Alors, c'est que vous n'avez pas de religion du tout ; j'aime mieux cela, reprit en ricanant Lord de Winter.

— Il est certain que cela est plus selon vos principes, reprit froidement Milady.

— Oh ! je vous avoue que cela m'est parfaitement égal.

— Oh ! vous n'avoueriez pas cette indifférence religieuse, Milord, que vos débauches et vos crimes en feraient foi.

— Hein ! vous parlez de débauches, madame Messaline, vous parlez de crimes, Lady Macbeth ! Ou j'ai mal entendu, ou vous êtes, pardieu, bien impudente.

— Vous parlez ainsi parce que vous savez qu'on nous écoute, monsieur, répondit froidement Milady, et que vous voulez intéresser vos gendriers et vos bourreaux contre moi.

appartient : vous étiez là, balbutiant, stupéfait, anéanti ; on eût dit que la Bastille se dressait devant vous et que la gigantesque Méduse vous chantageait en pierre. Est-ce que c'est conspirer, voyons, que d'être amoureux ? Vous êtes amoureux d'une femme que le cardinal a fait enfermer, vous voulez la tirer des mains du cardinal ; c'est une partie que vous jouez avec Son Éminence : cette lettre c'est votre jeu ; pourquoi monteriez-vous votre jeu à votre adversaire ? cela ne se fait pas. Qu'il le devine, à la bonne heure ! nous devinons bien le sien, nous !

— Au fait, dit d'Artagnan, c'est plein de sens, ce que vous dites là, Athos.

— En ce cas, qu'il ne soit plus question de ce qui vient de se passer, et qu'Aramis reprenne la lettre de sa cousine où M. le cardinal l'a interrompue. »

Aramis tira la lettre de sa poche, les trois amis se rapprochèrent de lui, et les trois laquais se groupèrent de nouveau auprès de la dame-jeanne.

« Vous n'aviez lu qu'une ligne ou deux, dit d'Artagnan, reprenez donc la lettre à partir du commencement.

« Volontiers », dit Aramis.

Mon cher cousin,

Je crois bien que je me déciderai à partir pour Stenay, où ma soeur a fait entrer notre petite servante dans le couvent des Carmélites ; cette pauvre enfant s'est résignée, elle sait qu'elle ne peut vivre autre part sans que le salut de son âme soit en danger. Cependant, si les affaires de notre famille s'arrangent comme nous le désirons, je crois qu'elle courra le risque de se damner, et qu'elle reviendra près de ceux qu'elle regrette, d'autant plus qu'elle sait qu'on pense toujours à elle. En attendant, elle n'est pas trop malheureuse : tout ce qu'elle désire c'est une lettre de son prétendu. Je sais bien que ces sortes de denrées passent difficilement par les grilles ; mais, après tout, comme je vous en ai donné des preuves, mon cher cousin, je ne suis pas trop maladroite et je me chargerai de cette commission. Ma soeur vous remercie de votre bon et éternel souvenir. Elle a eu un instant de grande inquiétude ; mais enfin elle est quelque peu rasurée maintenant,